

REVIEW

UN *COMPANION* POUR XÉNOPHON

Michael A. Flower, ed., *The Cambridge Companion to Xenophon*. Cambridge and New York: Cambridge University Press, 2017. Pp. xx + 520. Paperback, £29.99/\$38.99. ISBN 978-1-10-765215-6.

On doit déjà récemment à Michael Flower un excellent livre synthétique sur l'*Anabase*, paru en 2012, ainsi qu'un certain nombre de travaux de référence parfois reliés à l'historiographie à l'époque classique (sur Théopompe, par exemple). Il est l'impeccable maître d'œuvre du très bon volume récemment paru chez Cambridge, un *Companion*, le premier du genre consacré à Xénophon. L'intronisation de l'auteur de l'*Anabase* dans un cénacle qui compte Shakespeare, Virgile, Horace et Homère n'est pas un fait anodin: elle confirme le changement de statut de Xénophon depuis une trentaine d'années, désormais considéré à sa juste valeur comme un auteur méritant d'être étudié pour lui-même, et non plus seulement pour des informations qu'il est le seul à donner. Ce volume très riche est aussi en soi un bilan des trente dernières années d'études xénophontiennes (positionnement par rapport à Leo Strauss, importance de savants qui écrivent dans ce volume, tels que Louis-André Dorion, John Dillery, Christopher Tuplin et Vivienne Gray); il témoigne par sa structure des progrès qui ont été faits dans la connaissance de l'œuvre, ainsi que de la place prise par la narratologie (partie 3: 'Techniques') et la réception (partie 5: 'Reception and Influence') dans nos disciplines.

L'introduction de M. Flower adopte d'ailleurs ce dernier angle d'attaque: elle retrace clairement les principales étapes de la réception contrastée de Xénophon, avant de prendre (sagement) parti contre les lectures 'ironiques' straussiennes et de pointer un certain nombre de questions insolubles—on apprécie notamment ses remarques sur les dates de rédaction et de publication des œuvres; il est de fait difficile d'imaginer que Xénophon ait conçu et écrit l'ensemble de son œuvre uniquement dans les quinze dernières années de son existence.

La première partie du volume, intitulée 'contextes', a pour but de situer l'auteur dans son temps et sa culture: elle comprend une bonne synthèse nuancée et attendue sur la vie de Xénophon par John Lee, une étude précise, novatrice et désormais incontournable des relations entre Xénophon et la philosophie grecque, des présocratiques à la philosophie post-aristotélicienne,

par Louis-André Dorion, une étude solide sur Xénophon et la pensée politique grecque, par Sarah Brown Ferrario, qui passe en revue un certain nombre de thèmes (la loi et la citoyenneté, la démocratie, l'art du commandement bien sûr et les relations entre cités-États). Nous sommes en accord avec les principaux points que cette dernière développe fort bien, à l'exception peut-être de la lecture qui est faite des *Helléniques* et de l'*Agésilas* (75); on peut regretter le parti pris assumé (84), qui n'est pas celui du recueil, de ne citer que des travaux en langue anglaise dans la rubrique 'Further Reading'. Enfin, l'étude revendique avoir une 'approche essentiellement non-straussienne' (60) tout en accordant une place certaine à l'implicite et à l'ironie (75), et en citant Pangle, l'un des héritiers de Strauss (61 n. 19), voire des articles du numéro de *Polis* paru en 2009 issus en partie de la même mouvance. On doit à Nino Luraghi une étude précieuse sur la place de Xénophon dans l'historiographie du quatrième siècle, en particulier par les relations entretenues avec l'œuvre de Thucydide, qui sont analysées de façon englobante par comparaison avec les autres historiens de son temps, ainsi que par la réception dans les siècles qui ont suivi.

La deuxième partie du recueil est consacrée à une présentation des œuvres. John Marincola traite simultanément de l'*Anabase* et des *Helléniques*, s'arrêtant d'abord à des considérations de genre, montrant que les deux écrits sont des adaptations propres à Xénophon de l'historiographie léguée par Hérodote et Thucydide; il pointe les innovations narratives (usage du dialogue et des discours, écriture 'géographique' de l'*Anabase*), et esquisse quatre thèmes caractéristiques de l'orientation propre aux deux œuvres: le commandement surtout, et de façon plus cursive, la caractérisation, les relations entre les hommes et les dieux et la justice; si Xénophon a choisi le récit historique pour donner cours à ces idées, c'était notamment parce qu'il était conscient du pouvoir de mémoire de l'histoire, de ses ambitions de complexité et de nuance, et des leçons que le passé pouvait prodiguer au présent et au futur. David Johnson consacre un chapitre à l'*Apologie de Socrate* et les *Mémorables*; il insiste sur la tonalité défensive des deux œuvres et la forte présence autoriale qui les caractérise au premier chef, avant de rouvrir (avec précaution) la question socratique dans une comparaison des deux *Apologies*. Il rappelle aussi que la structure des *Mémorables*, au-delà de la première impression de désordre que l'on peut en avoir, est rigoureusement organisé dans un ensemble qui se rapproche d'un discours judiciaire et d'un *encomium*; il en détaille ensuite le contenu philosophique et conclut sur leur grande 'sophistication philosophique et littéraire', conclusion qui fait aujourd'hui consensus, mais que Léon Robin n'aurait sans doute pas partagée en son temps. On doit à Gabriel Danzig une bonne présentation de l'énigmatique *Banquet* dont les changements de ton sont difficiles à interpréter: la tonalité apologétique n'est sans doute pas à négliger. Fiona Hobden présente l'*Economique* avec ses difficultés propres

d'interprétation: dialogue bifide complexe centré sur la façon de faire croître son *oikos*, l'œuvre insiste aussi sur le processus de l'apprentissage (très bonnes pages sur ce point, 165–8); l'auteur consacre aussi un appendice à l'interprétation ironique du dialogue, en raison des éléments biographiques contrastés que l'on a conservés sur Chrysilla, la femme d'Ischomaque, dont elle pointe de façon nuancée les limites. Melina Tamiolaki, avec une impeccable érudition bibliographique, présente la *Cyropédie* en s'interrogeant d'abord sur la façon dont la Perse est traitée dans l'œuvre, du choix de Cyrus à la réalité historique réinventée pour le lectorat de Xénophon, puis sur la dimension transgénérique de l'œuvre: elle détaille surtout la dimension historiographique de la *Cyropédie* et la relation qui est établie avec les œuvres d'Hérodote et de Thucydide. Enfin, dans une dernière section consacrée à la 'recherche du chef idéal', elle esquisse les différentes interprétations qui ont été faites de Cyrus, l'interprétation ironique des Straussiens, l'interprétation positive du personnage, l'interprétation mixte enfin, selon laquelle les contradictions permettent de montrer que le despotisme et la bienveillance sont nécessaires pour diriger un empire aussi vaste. L'auteur semble être relativement proche de cette position, lorsqu'elle souligne les ambivalences, les 'tensions' inhérentes à la *Cyropédie*. Enfin, John Dillery consacre quelques pages importantes aux *Scripta minora*, qu'il replace d'abord dans l'expansion du genre des œuvres brèves à l'époque de Xénophon, même si ce dernier semble être le seul connu à avoir abordé tant de domaines différents. Les écrits sont classés en trois sous-ensembles, une première partie, intitulée 'Sparta and Kings' traitant de la *Constitution des Lacédémoniens*, de l'*Agésilas* et du *Hiéron* (ce dernier, purement dialogique, aurait peut-être mérité un traitement particulier), une deuxième partie consacrée aux trois traités techniques, et une dernière consacrée aux *Poroi*.

La troisième partie du recueil, intitulée 'Techniques', comprend quatre études plus centrées sur Xénophon l'écrivain et la narratologie. Vivienne Gray procure une synthèse indispensable sur le langage et le vocabulaire de Xénophon, sujet longtemps laissé de côté depuis la monographie de Gautier en ... 1911. Gray ouvre de nombreuses perspectives d'études plus approfondies sur l'ordre des mots, le choix du vocabulaire et le choix même de la syntaxe et prend trois exemples qu'elle développe de façon magistrale: le récit de bataille, l'amour et l'humour, et le discours philosophique. Christopher Pelling s'attache à reconstruire le 'je' auctorial de Xénophon, (ce qu'il appelle 'I-Xenophon'), tel qu'il se construit dans chacune de ses œuvres majeures—de façon inégale cependant, puisque Pelling s'attarde surtout sur la *Cyropédie* et les *Helléniques*. Tim Rood s'intéresse au style narratif de Xénophon dont il pointe trois qualités: la variété, l'immédiateté et l'impénétrabilité. Enfin, Emily Baragwanath consacre une étude au caractère et à la fonction des discours chez Xénophon, dont elle souligne la 'sélectivité' et leur rapport distant avec

la vérité; les fonctions des discours sont notamment détaillées par quelques exemples fameux.

Cinq études se répartissent les ‘sujets majeurs’ abordés par Xénophon, quatrième partie également transversale. Michael Flower réhabilite Xénophon en tant qu’historien, dans une étude qui porte sur son œuvre la plus mal aimée, les *Helléniques*, et en particulier sur ses omissions, longtemps reprochées et qui peuvent s’expliquer en grande partie par une sélection des faits conformes au point que Xénophon voulait développer, autrement dit la grandeur et la décadence de l’hégémonie spartiate. Mais les *Helléniques* ont aussi beaucoup souffert de la comparaison avec les *Helléniques d’Oxyrhynchos* par le passé. Flower compare les deux récits sur deux épisodes, la bataille de Sardes et les raisons du déclenchement de la guerre de Corinthe; il en explique les différences par le goût de Xénophon pour la peinture à grands traits plutôt que pour le pointillisme; il tempère enfin la place que Xénophon accorde à la causalité divine. Richard Fernando Buxton traite de l’art du commandement chez Xénophon en esquissant quelques traits du commandant idéal: la bienveillance, les ressorts de l’amitié et l’obéissance volontaire jouent un rôle important, et les objectifs idéaux se heurtent parfois au cours des circonstances et aux imperfections des hommes. On doit à Christopher Tuplin une étude extrêmement dense et fouillée sur Xénophon et Athènes: à partir de données biographiques, il analyse la place et l’image d’Athènes (plus ou moins distante) dans l’œuvre; il tempère surtout l’image laconophile de l’auteur en montrant son ambivalence (350–1 notamment). Il reprend le dossier des plaintes des élites à l’égard du système démocratique que l’on peut relever dans les écrits socratiques en montrant que le Socrate de Xénophon ne les reprend pas à son compte. Les critiques sont donc exprimées sans être ni rédhibitoires ni réfutées, et témoignent des vues ‘non-conventionnelles’ de Xénophon. Kostas Vlassopoulos traite des relations entre Xénophon et la Perse, en montrant que l’on ne doit pas s’en tenir à une opposition simpliste entre la Grèce et la Perse, mais tenir notamment compte des ‘réseaux’ de communication, et des relations triangulaires qui peuvent s’établir en fonction des logiques politiques: cela permet d’expliquer la variété et la différence de traitement du sujet en fonction des œuvres et des contextes. Paul Christesen traite sans doute de la question la plus controversée, celle de Xénophon et Sparte; il fait un bilan de trois interprétations: selon la première et la plus ancienne (de Niebuhr à Vivienne Gray), Xénophon serait nettement pro-spartiate au point de présenter l’histoire de la façon qui soit le plus avantageuse à la cité; selon la deuxième, les opinions de Xénophon sur Sparte ont évolué avec le temps, en fonction de circonstances biographiques—dont on ignore souvent le détail; selon la troisième enfin, issue de Leo Strauss, l’éloge de Sparte est si maladroit qu’il est ironique et n’est qu’une satire visant à critiquer Sparte, son régime et ses dirigeants. Christesen se revendique comme ‘néo-straussien’: mais faut-il vraiment se positionner ainsi pour affirmer ensuite que les écrits de Xénophon

contiennent à la fois des éloges et des critiques de Sparte et de ses chefs? Je crois que tous les interprètes de Xénophon, (y compris ceux qui appartiennent au premier courant), et qui connaissent bien, eux aussi, le chapitre 14 de la *Constitution des Lacédémoniens*, en conviendront largement et seront d'accord avec les quatre qualités que Christesen rappelle (les qualités militaires, l'importance accordée à l'entraînement du corps, l'*aidōs* et l'*enkrateia*), tout comme, *grosso modo*, avec les défauts qui sont relevés (mauvais traitement des alliés par Sparte, etc.) et qui, dans l'ensemble, à l'exception du débat sur la *σωφροσύνη* des Spartiates, ne procèdent pas d'une lecture cryptée du corpus.

La dernière et cinquième partie du recueil porte sur la réception de Xénophon et comprend trois études. La première, plutôt brève, est due à Ewen Bowie et porte sur Xénophon en Grèce sous l'Empire, à travers les cas de Dion de Pruse, des romans grecs (influence de la *Cyropédie*), et d'Arrien. Noreen Humble aborde ensuite la façon dont l'œuvre a suscité l'intérêt à la Renaissance, dans la perspective de l'instruction des princes. Tim Rood enfin s'intéresse aux trois derniers siècles et aux fortunes diverses que l'auteur et ses œuvres ont rencontrées. Edith Hall conclut le volume en poursuivant en quelque sorte cette réflexion sur la façon dont les références à l'œuvre de Xénophon ont irrigué la culture occidentale.

Impeccablement édité et très bien conçu, ce volume est une somme désormais incontournable pour qui souhaite aborder l'œuvre de Xénophon. Il est à la fois homogène et varié, puisqu'il a préservé un certain dialogue entre des chercheurs qui ne sont pas forcément en accord entre eux. Le besoin de positionnement et le crédit accordé à la méthode de Strauss varient de fait souvent en fonction de l'origine géographique du chercheur. Ce volume nous montre enfin aussi que l'on peut lire Xénophon sans Strauss, comme le prouve la vitalité des recherches qui se poursuivent, et dont ce livre se fait l'écho.

PIERRE PONTIER

Sorbonne-Université

pierre.pontier@sorbonne-universite.fr